

A propos de Peut-être, retour sur un malentendu
Quelques précisions sur notre perspective

par Anne Mounic

« S'il était encore vivant, je lui aurais écrit », disais-je à André Chabin ce dimanche 13 octobre lors du Salon de la Revue, qu'il organisait avec Yannick Keravec, alors qu'une de nos voisines de stand, (qu'elle soit ici remerciée, car il vaut mieux ne pas ignorer les critiques), Claude Debon, spécialiste de Raymond Queneau et d'Apollinaire, nous avait révélé le passage nous concernant dans *Le Roman des revues* de Matthieu Bénézet, édité pour l'occasion et dans lequel nous en prenons pour notre grade, et moi tout particulièrement. André Chabin, qui avait trouvé le mot juste lors de son discours d'inauguration le soir du vendredi 11 octobre : « Nous conjugons ici nos faiblesses », me proposa immédiatement d'écrire cette lettre. « Je vous publierai », m'assura-t-il. Comme notre détracteur n'est plus de ce monde, je n'adopterai pas la forme épistolaire pour lever ce que les propos de Matthieu Bénézet contiennent de méprise.

Oui, il y a bien malentendu. A la source, sans nul doute, se trouve le fait que l'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée fut initiée par le poète lui-même sur une suggestion de son épouse, Evy. Je n'en fus, comme me disait récemment un de mes collègues, que la « cheville ouvrière » et l'idée ne me revient pas. J'ai simplement accepté, avec d'autres, de m'en occuper, comme me le demandait Claude Vigée, avec lequel se prennent, depuis 2007, toutes les décisions. Notre « société d'auteur » diffère donc de bien d'autres et c'est sans doute pour cette raison que nous n'avons pas décidé de publier un bulletin d'association, ou un Cahier, mais une véritable revue, que nous nommons de surcroît « poétique et philosophique ». A l'origine de cette idée qui, celle-ci, fut mienne, l'écoute de l'œuvre de Claude Vigée, œuvre ouverte, non seulement parce qu'il écrit encore, mais également par le fait qu'il chante le constant retour à la source, concevant le poème comme élan du commencement, comme mouvement de « surrection », dit-il. Il s'agit d'une véritable *poétique*, que nous ne souhaitons pas uniquement isoler comme objet d'étude, mais aussi comparer à d'autres œuvres, d'où nos contacts avec d'autres sociétés d'auteur, non seulement la Société d'études Benjamin Fondane, avec laquelle Matthieu Bénézet nous confond presque, mais également la Société d'études camusiennes, l'Association Romain Rolland ou les amis de Max Jacob, entre autres. De plus, les problèmes poétiques que pose l'œuvre de Claude Vigée recoupent des questionnements philosophiques, d'où notre accueil d'essais de ce type, sur Emmanuel Levinas (par Ottavio di Grazia) dans le numéro 2 (2011), sur Robert Misrahi et le thème de la liberté, par Robert Misrahi et les philosophes de son entourage, dans le numéro 4 (2013), par exemple. Nous accueillerons dans le numéro 5 (janvier 2014) une réflexion sur la création sous la direction de Véronique Verdier. Enfin, la poésie, selon Claude Vigée, ne tenant pas du solipsisme puisque le poète écrit « pour que vivent les hommes », il nous paraît couler de source que la revue puisse s'ouvrir à d'autres voix, qui sont parfois celles de ses amis. En somme, l'idée, – incongrue pour le juge qui ne saisit pas qu'il y ait une commune mesure entre lecture et écriture, critique et création littéraire, puisqu'il ne peut apprécier que des « produits » (terme d'Henri Meschonnic) identifiables selon ses normes – , peut paraître originale à la personne qui derrière le « résultat » (terme

- 285 -

de Kierkegaard en sa traduction française) cherche à discerner ce qui a présidé au commencement. Le premier adopte l'œil rétrospectif sur « l'ordre existant » (T.S. Eliot), sur l'évidence du passé ; le second prospecte et sait, comme le dit Henri Meschonnic dans un chapitre de son ouvrage posthume, *Langage, histoire, une même théorie*, qu'il existe un « futur du présent » ainsi qu'un « présent du futur ». Il espère alors dans ce qui lui est inconnu, alors que le pouvoir en place, qu'il soit politique, institutionnel ou culturel, s'enferme communément dans ses conformismes – étouffants.

J'ajouterai à cela quelques autres remarques : tout d'abord, notre revue étant une revue annuelle, elle ne peut dans son contenu avoir l'immédiateté d'un quotidien d'information. Cette périodicité réclame à mon sens la diversité, même si le tout, structuré, forme un livre (voir *Le Roman des revues*, p. 16). Là-dessus, je suis parfaitement d'accord. Prenons le numéro 2, le seul que Matthieu Bénézet ait feuilleté, apparemment. Il débute par la reprise d'essais extraits de *Pâque de la parole* (Flammarion, 1983) de Claude Vigée, se poursuit par un entretien avec le poète sur le thème du visage, entretien qui n'est pas seulement « émouvant », mais dans lequel Claude Vigée exprime une pensée poétique fine, pour qui veut l'entendre : « Oui, c'est cela – *se* choisir. Se faire être... [sourire] marchand d'aleph... porte-parole, haut-parleur, s'il s'agit d'un poète, mais en présence d'un peintre, avec d'autres substances secondes, car toutes ces substances sont secondes, et surtout les mots. D'où le discrédit dans lequel ils tombent si souvent, parce qu'on ne comprend le vrai rôle qu'ils jouent. C'est vrai que le langage est un 'bijou d'un sou', comme le disait Verlaine à propos de la rime¹, mais c'est un 'bijou d'un sou' qui permet, avec le sou, de troquer, d'échanger. Il incite à la réciprocité. » Nous évoquons ensuite Claude Vigée en Alsace.

La seconde partie de la revue est *traditionnellement* (nous préparons ces jours-ci le numéro 5) consacrée à des essais concernant l'œuvre de notre auteur. Ont écrit sur lui dans le numéro 2 Alain Jomy, Nelly Carnet, Heidi Traendlin (spécialiste de la poésie alsacienne de Claude Vigée), Jean-Luc Allouche et Paul Assall. En troisième partie, nous nous ouvrons tout d'abord à la philosophie avec un entretien avec Robert Misrahi, puis nous abordons notre dossier, sur le visage, dans ce numéro, avec des contributions de Gabrielle Bernheim, Claude Bremond, Ottavio di Grazia, Monique Jutrin (sur Benjamin Fondane, et c'est le seul article sur lui dans ce numéro), Jean Lacoste (sur Romain Rolland), Marc Porée (sur Keats), Anne Simonnet (sur Pierre Emmanuel, qui fut un ami personnel de Claude Vigée), Jean Witt (sur Janine et le visage de l'Alzheimer), et moi-même. Viennent ensuite des poèmes de Claude Vigée et d'autres, Henri Meschonnic notamment. Parmi les poètes traduits figurent des poètes de renom, anglais (Elaine Feinstein), néo-zélandais (Vincent O'Sullivan) et américain (Michael Heller). Le titre de chaque partie provient de l'œuvre de Claude Vigée.

Pas assez de Claude Vigée dans le numéro ? Procédons par chiffres, comme la majorité de nos contemporains : trente-sept pages par Claude Vigée ; quarante-deux en comptant les poèmes ; quarante-deux pages qui lui sont consacrées, sans compter les remarques concernant son œuvre dans les articles plus généraux ; voici donc, avec ces quatre-vingt-quatre pages en format 21 sur 21 centimètres, le Cahier exclusivement consacré à notre auteur. Le reste, mesdames, messieurs, vous est offert de surcroît de sorte à vous accompagner, tendrement, tranquillement, durant toute l'année et de façon que vous attendiez, avec l'impatience que nous souhaitons susciter, le prochain numéro.

Deuxième remarque : la revue, avec ses retours périodiques, complète chaque année un ensemble toujours

1 Verlaine, « Art poétique », *Jadis et Naguère*.

(tant que demeurons vivants) inachevé. Elle est donc bien « présent du futur », chaque numéro, en outre, établissant un lien entre les numéros passés et celui, encore inédit, même en nos esprits, qui viendra. Il aurait donc fallu feuilleter également le premier numéro, dans lequel j'avais expliqué notre perspective et la structure, permanence au sein de l'infiniment renouvelé – qui est, *peut-être*, la temporalité propre d'un tel projet : une revue. J'y avais également expliqué le choix (qui ne vient pas de Fondane, comme le suggère Matthieu Bénézet) de notre titre, *Peut-être*, ce que Claude Vigée, d'ailleurs, avait déjà fait, par exemple dans un exergue de *La lucarne aux étoiles* (Cerf, 1998), que nous reproduisons au début de chaque numéro : « Le nom propre de la divine Présence est : Peut-être (*On laï*). (Tikkouné-ha-Zohar, 69). » Les cabalistes, calculant la valeur des lettres du Nom de Dieu tel qu'exprimé dans *Exode* 3, 14, traduit par Henri Meschonnic comme : « je serai que je serai », en ont déduit le mot hébreu *ou laï*, qui signifie « peut-être ». La notion est infiniment poétique puisque se profile ainsi tout le possible du devenir, de l'inaccompli – substance de l'histoire humaine et de notre puissance d'être – notre puissance poétique. Nous y voyons une pensée subtile, libératrice mais composant également avec l'effroi existentiel.

Autre précision : dans le numéro 2, on ne trouve pas de « dessins », mais des *gravures* de Devorah Boxer, de Guy Braun et de moi-même ; des monotypes de Guy Braun ; des photographies d'Alfred Dott et de Guy Braun, ainsi qu'un portrait de Gabrielle Bernheim. Les œuvres artistiques figurent dans chaque numéro de la revue comme des contributions à part entière. Chaque artiste y est un auteur et nous mettons particulièrement en valeur l'estampe, genre artistique très lié au livre, et peut-être un peu sous-estimé de nos jours. Encore une fois, et nous en avons discuté avec Isabelle Reverdy, alors responsable des revues à la région Ile-de-France, une revue annuelle doit pouvoir être lue et feuilletée avec plaisir durant toute l'année. Le tableau de couverture, – « une toile catastrophique », dit notre détracteur –, est l'œuvre de Paula Rego, artiste d'origine portugaise vivant en Angleterre et très connue et reconnue là-bas. Nous apprécions beaucoup l'extrême vigueur, l'extrême rigueur de son dessin. On a pu voir récemment, à Paris, une exposition des œuvres de ce peintre de renommée internationale à la Fondation Gulbenkian.

Enfin, nos échanges avec d'autres associations m'ont valu d'écrire aussi sur Albert Camus ou Benjamin Fondane. Mon nom a donc paru dans les *Cahiers Fondane*, car j'éprouve beaucoup d'admiration pour ce poète, dont Claude Vigée a dit : « En somme, je me sens plus proche de lui que de tout autre poète juif de ma génération, plus proche de lui que d'Yvan Goll, que j'ai traduit, ou de Paul Celan, à cause de son étranglement interne. » (*Vision et silence dans la poésie juive*, L'Harmattan, 1999). Même en poésie, il existe une sorte de logique, de continuité et de vraisemblance. D'ailleurs, même si, me rendant à Peyresq pour les Journées Fondane du mois d'août, j'ai bien cru faire « l'expérience du gouffre » sur la route étroite surplombant le précipice qui mène à ce petit village des Alpes de Haute-Provence, je n'aurais jamais écrit « La caresse du gouffre » tant l'expression me paraît inappropriée. J'ai par contre publié à l'automne 2012 aux éditions Caractères un recueil intitulé *La caresse du vertige*, titre déduit de ce vers, opérant une conversion : « Qui de l'effroi tire caresse du vertige – » (*La caresse du vertige*, Caractères, 2012, p. 97). Lorsque nous faisons face au *gouffre*, il n'est nulle *caresse* possible puisque c'est ce face-à-face, nous aliénant à nous-mêmes, qui rend l'abîme indomptable, et donc terrifiant. Il nous appartient, par contre, de convertir notre *vertige* en dire par cet effort, au silence intérieur, de retour à l'élan premier, et, à partir de l'origine ainsi renouvelée, la voix peu à peu s'articule en parole. C'est ainsi que le chant, tant que nous le pouvons, convertit le tragique en un « passé du futur ». Il y aurait complaisance morbide à se laisser aller à la « caresse du gouffre » tandis que la « caresse du vertige » tient du choix singulier (ou éthique, comme le nommait Kierkegaard) en cette sempiternelle négociation existentielle qu'est la vie humaine.

La revue *Peut-être* n'est ni « cénotaphe », ni « tombeau » (*Le Roman des revues*, p. 11.) Michael Baxandall ne disait-il pas (je le cite dans l'éditorial du numéro 3 de *Peut-être*) que la notion d'influence, orientée vers le passé, était à rejeter par le critique d'art au profit d'autres perspectives, tournées vers l'avenir, telles que : « s'inspirer de, faire appel à, user de, s'approprier, [...] faire revivre, prolonger, remodeler, [...] promouvoir, répondre à, transformer ». En d'autres termes, on rend mieux compte de l'expérience artistique et poétique du point de vue de l'énergie du jaillissement, l'instant présent tourné vers le futur (« comprendre l'avenir, c'est l'archéologie à l'envers, une opération pourtant qui devrait être plus simple, comme plus simple, à partir du présent, de descendre le temps que de le remonter... », écrit Aragon dans *Le Fon d'Elsa*), que du point de vue du résultat, fût-il triomphant en sa conformité aux normes admises.

En parlant du passé, contrairement à ce qu'écrit Matthieu Bénézet (*Le Roman des revues*, p. p. 39), le nom de Michel Fardoulis-Lagrange n'est pas réductible à la revue *Troisième convoi*, dont se publièrent, entre 1945 et 1951, cinq numéros, réédités en 1998 aux éditions Farrago. Michel Fardoulis-Lagrange s'y démarqua tout de suite du surréalisme, en disant : « Sous cet angle, toute tradition, nous vint-elle de Lautréamont, est à reconsidérer. Le surréalisme n'est pas assez transparent pour laisser le jeu expirer à travers lui, jeu du conformisme matériel et des croyances. » Puis : « C'est paradoxal, mais la rigueur de l'existence s'effrite dans un automatisme libéré par le concours du hasard. » Et finalement : « Le désespoir est une tautologie. En somme, l'identité uniforme et hallucinante de notre condition entraîne la chute de l'incarnation surréaliste. » Les œuvres de Michel Fardoulis-Lagrange ont été, pour bon nombre d'entre elles, republiées chez José Corti. Je recommande entre autres *Théodicée* (1984), *L'apologie de Médée* (1989), *L'inachèvement* (1992).

Peut-être, avec Matthieu Bénézet, aurait-il suffi de parler pour se faire comprendre. Il aurait pu nous contacter. Nous aurions répondu à ses questions. C'est désormais trop tard ; je le regrette. Il demeure une faille, une lacune — ce qui n'a pas été dit, attention et réciprocité gâchées. Ces attaques contre certaines revues (*Action poétique* également : « ça tire à hue et à dia », p. 16) contraste avec l'atmosphère qui règne au Salon de la Revue, lieu d'échange et de rencontre, d'autant qu'à notre époque où les revues poétiques ont tant de mal à trouver leur public, il vaut mieux « se serrer les coudes », comme on dit, en frissonnant, généralement. Il y a d'ailleurs, à juger, une certaine naïveté, naïveté de croire que l'on puisse totaliser le savoir et en déduire des certitudes, ce que Léon Chestov nomme le « pouvoir des clefs ». Kierkegaard, lui, estime que, ce faisant, on se juge soi-même. Terminons avec Chestov, en une utopie libératrice : « ... la vérité même refusera de contraindre qui que ce soit, et acceptera joyeusement le voisinage d'une autre vérité, opposée. » (*Sur la balance de Job*, 1929) Dans sa recension du numéro 4 (2013) parue dans *Europe* en juin-juillet 2013, Michel Ménaché remarque avec justesse que la « légitimité de la subjectivité revendiquée par Benjamin Fondane fait écho à toutes les voix, ici réunies ». Et le critique cite Claude Vigée, qui incite à « une nouvelle naissance ; elle seule permet la montée d'un cri vierge dans l'avenir inouï ». *Peut-être* se tourne résolument, de toutes ses voix, vers cet « avenir inouï », cette générosité poétique esquivant les normes figées du pouvoir, fût-il poétique — terrible antithèse.

Pour ma chère Anne et mon
cher Guy

Jamais ne jette ses os
sur la source et son murmure.

Cécile Vigée
6 9 septembre 2013